

Charlie,

« Un gaijin ne peut pas comprendre le sabre. »

Tel était le jugement de mon premier professeur de kendô. Malgré le fait que j'ai été le meilleur du cours, il n'a jamais voulu en démordre, et y penser continue de m'enrager, même quatre ans plus tard.

Je déteste ce mot, *gaijin*, qu'on me jette à la figure depuis l'enfance. J'ai grandi au coeur du San Francisco japonais, au coeur d'une culture que j'ai adoptée, mais qui a refusé de m'adopter à cause de mes cheveux blonds et de mes yeux bleus. J'aime l'histoire de ce peuple, de ses guerriers. J'aime à croire que mon âme est celle d'un samurai, pétrie de sens de l'honneur et de pleine de fascination pour le sabre.

J'étais, jusqu'à il y a environ deux ans, désespérément seul : immense gaijin ombrageux dans une école japonaise, je vivais avec ma mère divorcée et trop occupée par son travail de cadre corporatiste pour me prêter vraiment attention.

Un midi de septembre où il faisait encore très chaud, je mangeais mon déjeuner sous un arbre de la cour du collège quand un garçon que je ne connaissais pas vint vers moi et me demanda avec un sourire timide :

- *Suimasen*¹, je peux m'asseoir ici ?

J'acquiesçai et il se posa à côté de moi, déballant son propre repas. Il se mit à manger, le regard dans le vague. Je faisais de mon mieux pour ne pas le regarder fixement, mais il m'intriguait au plus haut point. Ses cheveux noirs et raides, son petit gabarit, ses yeux bridés laissaient à penser qu'il était japonais, mais il avait de magnifiques yeux vert émeraude... Des yeux terriblement tristes, qui laissaient présager d'une sensibilité à fleur de peau... Un trait de caractère de fille, pour un garçon qui s'il n'avait pas porté l'uniforme aurait pu être pris pour une fille, à cause de la douceur de ses traits.

- *Anata... dare*² ?

Il s'était tourné vers moi en me posant cette question.

- Tu peux m'appeler Charlie.

- Ca fait longtemps que tu es élève ici ?

- Depuis le début du collège...

¹ Excusez-moi

² *Qui est-tu ?* « *anata* » est une forme polie, qu'on pourrait presque traduire par un vouvoiement

- Tu pourrais peut-être me montrer un peu où sont les salles de cours, alors ? Parce que je suis nouveau et...

- Tu es en quelle année ?

- Neuvième.

Je fus un peu surpris... l'année supérieure à la mienne ?

- Tu as sauté une classe ?

- Non, pas du tout...

Il était donc plus âgé que moi... Bizarre, étant donné que je le dépassais d'une bonne tête. Il avait un je-ne-sais-quoi de mûr, cependant.

- Au fait... je m'appelle **Issei**.

- Content de te connaître, Issei... Alors tu vois, le bâtiment à gauche c'est...

C'est ainsi que nous fimes connaissance, **Issei** et moi. Le lendemain, nous nous retrouvions au même endroit, pendant la pause de midi, sans nous être vraiment concertés.

Au fil des jours, je m'ouvris peu à peu à lui, lui confiant ma rage sourde de ne pas être accepté. De son côté, il me parla de sa difficulté à se faire accepter à partir de l'instant où l'on savait qu'il était magiquement actif, non seulement auprès des élèves, mais aussi des professeurs. S'il avait changé de collège, c'était parce qu'à force de sécher les cours pour accompagner sa grand-mère à des exorcismes, il s'était fait purement et simplement renvoyer...

Nous en vinmes un jour à parler du kendô, de ma fascination pour le sabre, de l'attitude de mon professeur. Issei me dit alors qu'il connaissait un maître de dôjo qui saurait voir au-delà des apparences. Le soir même, il me présenta **Tamura**, celui que j'appelle depuis *sensei*. Je fus le même soir débarrassé de mes préjugés sur les yakuza : Tamura en était un, et en même temps un homme admirable, un modèle d'ouverture d'esprit. Je rencontrais également la fille de son patron : **Kaoru**, l'amie d'enfance de Issei, aussi joyeuse et dynamique que Issei pouvait être calme et triste. Une fille d'une intelligence remarquable, habillée comme un garçon, parlant et agissant comme un garçon, dont les rires allaient bientôt illuminer mes soirées jusqu'alors solitaires.

Je me rendis assez rapidement tous les soirs au dôjo, tantôt pour les cours de kendô,

tantôt simplement pour voir mes amis. Nous nous retrouvions dans un petit pavillon à côté du jardin zen, et je ne repartais souvent que très tard – au grand soulagement de ma mère, qui n'avait qu'à venir me récupérer et savait que tout ce temps je n'étais pas seul... Nous jouions parfois au mah-jong, mais nous passions le plus clair de notre temps à discuter, de tout et de rien : de l'école, de mes lectures, de la passion grandissante de Kaoru pour la mécanique... Parfois, je me retrouvais seul avec Kaoru, et à ces occasions j'en appris un peu plus sur le passé d'Issei, muet comme une tombe dès qu'on lui demandait quoi que ce soit sur sa famille : quand il avait dix ans, son père, sa mère et sa sœur jumelle avaient été assassinés, et il avait fui le Japon avec sa grand-mère... Pas étonnant, avec un traumatisme pareil, qu'il ait toujours l'air aussi triste...

Les mois s'écoulèrent doucement... Je faisais des progrès importants en kendô, encouragé par mon sensei, qui lançait leur nullité à la tête des autres quand ils m'appelaient gaijin. Cela me permettait de compenser avec l'école, où on continuait de m'invectiver. Je me lançai en fait dans l'apprentissage du kendô avec une rage redoublée.

Et puis arriva **Reiichi**, ce gosse surdoué à l'esprit grandi trop vite... Une intelligence stupéfiante dans ce corps de gamin... Il portait son datajack comme un étendard, pour affirmer qu'il était un decker, un rebelle... Il portait sur le monde son regard cynique et méprisant, ne se radoucissant qu'au contact de notre petit groupe – mais il gardait toujours dans les yeux cette lueur de défi... Même silencieux, on pouvait sentir la rage qui bouillait en lui, sa rancœur envers un monde qui le regardait comme un monstre, une bête curieuse...

Reiichi me regarde encore souvent m'entraîner au sabre, un sourire au lèvres, l'air de dire qu'il n'est pas dupe, et qu'il sait bien quelle violence cachent mes airs froids.

Il y a environ un an, Tamura se vit confier un garçon du même âge que moi, **Kôji**, auquel il devait apprendre à « dompter son agressivité », selon les termes du juge. Il avait tué quelqu'un à mains nues en état de légitime défense, et dès que je le vis je compris comment la chose avait pu se produire : il débordait constamment de rage, la rage de quelqu'un pour qui la vie n'a jamais été facile. Kôji a grandi dans les quartiers pauvres, et la seule solidarité qu'il ait pu y rencontrer fut celle du gang dont il

fait toujours partie. Quand il est arrivé, il était rebelle à toute autorité, mais au bout d'une semaine Tamura était parvenu à se faire respecter, et Kôji l'appelait *sensei*. Pendant cette semaine-là, mon maître fut d'une froideur à glacer le sang avec tout le monde, et je n'ose pas imaginer comment il était avec son nouvel élève. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé, et aucun des deux ne m'en a jamais parlé.

Il y a entre Kôji et moi une espèce de rivalité amicale ; nous ne nous sommes jamais affrontés directement, étant donné que je pratique le combat au sabre et lui le combat à mains nues, mais nous essayons d'être celui qui attirera le plus de compliments de Tamura-sensei.

Voici trois mois, j'ai rencontré un peu par hasard une de mes voisines, une métisse américano-japonaise de quatorze ans répondant au doux prénom de **Minami**. Un dimanche où j'étais seul, elle profitait du soleil sur la terrasse au-dessous de la fenêtre de ma chambre, et je la regardais tranquillement quand elle me remarqua.

- Qu'est-ce que tu regardes, *hentai*³ ?

- Si on n'a plus le droit de regarder ce qui est joli...

Je ne sais plus trop comment ça a continué, mais la conversation devint rapidement amicale et je descendis bientôt un étage pour la rejoindre sur son balcon, pour que nous puissions discuter sans rameuter tout l'immeuble. Nous en vinmes à parler de son ennui, dans ce quartier « plein de vieux », selon son expression. Elle était contente de rencontrer quelqu'un à qui parler. Quand ma mère rentra, je la laissai seule, à regret. Elle était jolie, souriante et de compagnie agréable. Je me promis de la revoir.

Je l'ai depuis revue de nombreuses fois, et suis peu à peu tombé amoureux d'elle. Comme elle n'est pas bête, elle a rapidement compris et c'est même elle qui m'a embrassé en premier. Ce n'est pas allé plus loin que quelques baisers, d'ailleurs, je ne suis pas du genre à la brusquer et elle est jeune...

Un de ces jours, il faudra que je la présente aux autres. Je suis sûr qu'ils s'entendront bien.

³ pervers

Description

Charlie, 15 ans, humain.
1m90, 85 kg.

Cheveux blond clair, longs, lâchés la plupart du temps, mais il les attache en queue de cheval pour le kendô. Yeux bleus, très clairs.

Habillement typique : uniforme de son école (pantalon noir, veste noire à revers bleu, chemise blanche) ; sinon jean, t-shirt clair et blouson sombre. Au dôjo porte souvent sa tenue de kendô.

Attributs

Constitution	5
Rapidité	4
Force	5
Charisme	3
Intelligence	4
Volonté	4
Magie	-
Essence	6
Réaction	4
Initiative	1d6

Compétences actives

Armes tranchantes (katana)	4 (6)
Combat à mains nues	3
Etiquette (corporations)	2 (4)
Athlétisme	4
Armes tranchantes C/R	3

Langues

	Oral	Ecrit
Japonais	4	3
Anglais	4	3

Réserves de dés

Combat	6d
--------	----

Moniteur de condition

Et.	Ph	.
L	+1 SR -1 Init.	L
M	+2 SR -2 Init.	M
G	+3 SR -3 Init.	G
Dépassemement		

Connaissances

Bushido	5
Culture traditionnelle japonaise	4
Histoire du Japon (Shinsengumi)	3 (5)
Méditation	3

Armes de mêlée

Dis	All.	Dmg	Notes
s.			Au dôjo

Equipement divers

Bibliothèque sur support électronique : histoire du Japon, particulièrement celle des samurai et du Shinsengumi (fameuse milice qui s'opposa violemment à la restauration Meiji, qui rétablit en 1868 l'autorité de l'empereur après des années de guerre civile)
Agenda électronique (cadeau de maman)
Téléphone de poignet (cadeau de maman)

Ressources

Niveau de vie élevé, fourni par sa mère. Possède un créditube à son nom, pour son argent de poche (disponibles actuellement : 1000 nuyens).
--

Contacts

Maman

La mère de Charlie est quelqu'un de très occupé, et souvent en voyage. Elle offre périodiquement à son fils des gadgets électroniques dernier cri, pour se faire pardonner ses absences.

S'imposer en tant que femme, non-japonaise de surcroît, dans la corporation qui l'emploie n'est pas chose facile, Charlie ne lui en veut donc pas vraiment, même s'il aimeraient la voir plus souvent.

Minami

La voisine de Charlie a 14 ans ; japonaise par son père et américaine par sa mère, c'est une jeune fille vive et souriante, curieuse et intelligente. Relativement grande, très mince, elle a un joli visage assez typiquement japonais (petit nez droit, peau pâle, cheveux noirs coupés au carré), traits qui contrastent avec ses yeux marron clair.

Elle est élève dans un établissement occidental en-dehors de la ville, et ne rentre parfois que très tard des cours. Elle voudrait devenir journaliste d'investigation. Elle a probablement les qualités nécessaires.

Mlle Ôkawa

La documentaliste fait partie des rares personnes dans son lycée à apprécier Charlie. Il faut dire qu'il passe beaucoup de temps à la bibliothèque, se documentant sur l'histoire du Japon, alors que la plupart des autres élèves fuient l'endroit tant qu'ils le peuvent. C'est une petite japonaise un peu ronde, âgée d'une quarantaine d'années, qui partage un grand appartement avec trois amies qu'elle connaît depuis l'université, avec qui Charlie a à quelques reprises pris le thé.

Mlle Ôkawa fut il y a quelque temps scénariste pour des séries en tridéo, mais on lui reprochait ses scénarios trop glauques et tourmentés, ses thèmes récurrents tournant à l'obsession. Pour ce qu'en a lu Charlie, elle a l'imagination fertile, et ses écrits semblent être ceux d'un esprit dérangé – ce qui ne transparaît pourtant pas dans son attitude, habituellement joviale.